

# IAIN LEVISON

Les  
stripteaseuses  
ont toujours  
besoin de conseils  
juridiques



LIANA LEVI



Mille dollars de l'heure. Un tarif qui ne se refuse pas quand on est avocat commis d'office obligé de passer ses journées, dimanches compris, à plancher sur les dossiers attristants de petits malfaiteurs sans envergure. Puis à négocier des peines avec un procureur plus puissant que soi mais tellement moins compétent. Alors Justin Sykes, lassé par ce quotidien déprimant, accepte pour ce tarif de se mettre un soir par semaine au service des filles d'un gentlemen's club et de passer la nuit dans le motel d'en face. Sans trop chercher à comprendre. Parce que, c'est bien connu, les stripteaseuses ont toujours besoin de conseils juridiques.

**Iain Levison**, né en Écosse en 1963, a grandi aux États-Unis. Avec son premier livre, *Un petit boulot*, il rencontre un succès immédiat en France. Critiques drôles et cinglantes de la société américaine, trois de ses romans ont été adaptés au cinéma.

« Levison a un sens aigu de la satire, une ironie au vitriol, mais tempérée par une formidable humanité. » *France Inter*

Iain Levison

Les stripteaseuses  
ont toujours besoin  
de conseils juridiques

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Emmanuelle et Philippe Aronson*



Liana Levi



« C'est un garçon tellement gentil. Tellement doux. Il a toujours été facile. » Par-dessus mon bureau en désordre, Mme Nowak me regarde avec ses grands yeux tristes. Son fils vient d'être arrêté, pour la troisième fois, après s'être exhibé dans le bus devant des lycéennes. En l'occurrence, il n'y a pas moyen d'élaborer une défense à proprement parler. Eric apparaît sur la vidéosurveillance du bus, et il y a sept témoins dont deux officiers de police. Il nous faut donc plaider coupable et supplier le juge de se montrer clément. Nous présenterons les circonstances atténuantes demain.

Je veux que ce soit Mme Nowak qui s'y colle. Elle incarne à merveille la mère courage, mais surtout, elle est jolie. Elle a une bonne cinquantaine mais en paraît dix de moins, et le juge Weaver est un vieux pervers blasé qui ne reprend du poil de la bête qu'en présence de jolies femmes. C'est la meilleure stratégie juridique que je puisse imaginer. Pour citer Oliver Wendell Holmes, ou peut-être est-ce un personnage dans *La Loi de Los Angeles*, « Le droit, c'est une question de personnes ».

« N'oubliez pas de parler de tout ça à l'audience demain », dis-je. Je me penche en avant, les lèvres pincées, cherchant comment faire passer mon message avec tact.

«Préparez à l'avance ce que vous allez dire. Vous aurez environ deux minutes. Regardez le juge dans les yeux.»

Elle hoche la tête. « Dans les yeux, répète-t-elle, comme si le sujet était clos.

– Et... et portez quelque chose, enfin, de pas trop... guindé.»

Mme Nowak me regarde, légèrement déroutée l'espace d'un instant. « Pas trop guindé ? Quoi, un pull rouge par exemple ? » Je me mordille la lèvre et inspire. S'habiller pour le tribunal est tout un art, et la plupart du temps les gens ne se rendent pas compte à quel point c'est important. Un beau costume peut réduire une peine de plusieurs années. Si la moitié de mes clients avaient sur le dos, en commettant leurs forfaits, les vêtements que je leur suggère de porter au tribunal, ils ne se feraient même pas arrêter. Regardez les émissions de télé-réalité policière vous remarquerez que le type qui se fait plaquer au sol par quatre flics n'est jamais en costume Armani.

Mais avec les proches de l'accusé, il faut faire preuve de plus de délicatesse.

Mme Nowak remarque ma réaction au sujet du pull rouge. « C'est le même juge, Weaver ? demande-t-elle. Le vieux ? »

J'acquiesce. Elle réfléchit une seconde, puis son visage s'illumine. « Il n'arrêtait pas de me reluquer à la dernière audience. »

J'acquiesce de nouveau. Elle voit ce que je veux dire. « J'ai ce qu'il faut, ajoute-t-elle.

– Mais attention, pas une robe de cocktail », je précise, soudain inquiet qu'elle aille trop loin. Il faut être subtil, sans quoi le stratagème peut facilement être contreproductif, le juge peut penser que vous essayez de le manipuler.

Elle ricane devant mon ignorance. « Je sais ce qu'aime ce genre de type, me rassure-t-elle en se levant pour partir. Neuf heures demain matin ? Devant le tribunal ? » Elle a fait ça tant de fois, elle connaît la routine.

« Disons plutôt neuf heures moins dix, comme ça on pourra répéter. »

J'ai l'impression qu'elle a compris. C'est une femme qui en a vu d'autres. J'ai confiance. Si tout se passe bien, son fils pourrait s'en tirer avec dix-huit mois. Pour une troisième infraction, ce ne serait pas si mal. Dick Farrell, le procureur, requiert trois ans.

« À demain », lance Mme Nowak en laissant la lourde porte de mon bureau claquer derrière elle. J'entends ses hauts talons résonner et s'éloigner dans le couloir vide, puis la sonnerie de l'ascenseur et enfin le silence. Il est dix-neuf heures. Tout le monde sauf moi est parti. Je parcours le dossier d'Eric Nowak.

La première fois il a pris six mois, la deuxième un an. Il n'en a tiré aucune leçon, ni la première ni la deuxième fois, et il n'apprendra rien non plus cette fois-ci. La vérité, c'est qu'Eric Nowak est un jeune homme profondément dérangé qui, à force d'être condamné à un ou deux ans de détention pour avoir montré son sexe à des adolescentes, finira par passer peu ou prou toute sa vie en prison. Ils trouveront peut-être un jour un médicament à lui administrer, mais celui-ci provoquera des effets secondaires et Eric interrompra son traitement, remontera dans un bus et remettra ça. Jamais il n'aura d'emploi digne de ce nom. Avec un casier judiciaire truffé de délits sexuels, personne ne voudra l'embaucher. Une fois au courant, aucune femme ne l'aimera jamais ni même ne sortira avec lui. Personne n'acceptera de lui louer d'appartement, et dans le cas contraire, comme

son nom figurera sur un fichier de délinquants sexuels, n'importe quel voisin équipé d'une connexion internet pourra se pointer chez lui pour lui casser la gueule. Voilà ce qui arrive à mes clients coupables de délits sexuels. En fait, une fois que vous vous êtes exhibé dans le bus devant des adolescentes, votre vie est fichue. Si vous avez de la chance, vous bosserez pour un salaire de misère jusqu'à la fin de vos jours et vous mourrez seul dans un centre social, vos chaussures soigneusement rangées sous un lit impeccablement fait, signe symptomatique du placement en institution.

Je ferme le dossier et me lève. Je vérifie mon emploi du temps de demain matin. À huit heures j'ai un nouveau client, Donald Bryce, poursuivi pour violences contre les forces de l'ordre ainsi qu'une ribambelle d'autres chefs d'accusation. Bon sang. Ça ne va pas être triste. Puis, à neuf heures moins dix, audience avec Mme Nowak.

J'avance dans le couloir vide en écoutant l'écho de mes pas sur le vieux carrelage. Devant l'ascenseur j'observe mon reflet dans les portes en acier inoxydable : mes yeux sont injectés de sang. Je devrais travailler moins. J'ai besoin d'une pause. De passer un week-end à me détendre tout simplement, sans m'asseoir à ma table de cuisine pour essayer de rattraper mon retard. Il faudrait que ça change.

La sonnerie de l'ascenseur retentit, les portes s'ouvrent et je pénètre dans la cabine pour descendre au parking. Je cherche à me rappeler si j'ai des restes dans le frigo. Peu importe, me dis-je, je n'ai pas si faim et je vais sûrement m'endormir à peine rentré à la maison.

Les cellules du dépôt au tribunal sont bondées. Les voix des hommes qui s'interpellent, les portes qui claquent et le bourdonnement des interphones de sécurité résonnent tous azimuts. Je m'approche du gardien à l'accueil – un grand type d'une cinquantaine d'années au crâne rasé se tenant derrière une paroi en plexiglas éraflée – et le salue. Il actionne l'ouverture automatique de la porte pour me faire entrer. Il me connaît comme je le connais, c'est-à-dire que nous nous voyons toutes les semaines depuis dix ans, rien de plus. J'ai mon badge aujourd'hui, mais parfois je l'oublie. Ça fait des années que personne ne me le réclame de toute façon.

En dehors des cellules, le dépôt ressemble à une cafétéria lugubre. Des tables avec de solides bancs en acier inoxydable fixés au sol sont disséminées ici et là. Tout en prison est conçu pour être mis à rude épreuve. Je pose ma mallette sur une table et salue de la tête l'agente Griffin. Elle aussi sait qui je suis. Il y a quelques années j'ai négocié à titre gracieux une réduction de peine pour son cousin, arrêté pour vol à l'étalage. Depuis, je bénéficie d'un traitement de faveur au dépôt.

« Bonjour Maître », souffle-t-elle d'une voix fatiguée et résignée. « Vous êtes là pour qui ? » Elle termine son service dans quelques minutes.

« Bonjour à vous. » J'ouvre ma mallette. « Pour Donald Bryce. »

Griffin se tourne vers les hommes en uniforme marron de détenu agglutinés derrière les barreaux. « BRYCE ! » brame-t-elle. Elle mesure à peine un mètre cinquante-cinq mais elle a appris à se servir de sa voix. Certains

prisonniers l'observent, mais personne ne répond. «BRYCE, DONALD BRYCE», hurle-t-elle derechef.

Au fond, une voix retentit: «OUAIS!» Puis les hommes s'écartent et je vois mon client approcher. La vache, quelqu'un lui a mis une sacrée rouste. Il a un œil noir et enflé, une lèvre ensanglantée. Griffin actionne l'ouverture automatique de la cellule et les autres reculent pour le laisser sortir.

Je m'installe à la table et lui fais signe de s'asseoir sur le banc en face de moi. Je me présente: je suis son avocat commis d'office, et il me serre la main.

«Que s'est-il passé? je demande en désignant ses plaies.

– La police m'a protégé.»

Il blague. La plupart des véhicules de police arborent un logo «Pour la protection de tous» sur leur portière, et c'est pourquoi, lorsqu'un suspect se fait tabasser par les forces de l'ordre, il aime à reprendre ce slogan pour expliquer l'état dans lequel il se trouve. Détail cocasse: la police n'a aucune obligation légale de protéger quiconque. En réalité, il s'agit d'une décision que la Cour suprême a prise dans l'affaire *Castle Rock v. Gonzales*. Mme Gonzales a appelé les policiers pour leur dire que son ex-mari avait kidnappé ses trois filles, et les policiers n'ont rien fait. L'ex-mari a tué les filles avant de débarquer au commissariat et de tirer sur les flics. Ces derniers l'ont abattu, démontrant ainsi *qui* les flics protègent en réalité.

Voilà pourquoi «Pour la protection de tous» ne veut strictement rien dire, et Donald Bryce ainsi que tous les hommes enfermés derrière moi le savent. La formule est initialement apparue dans une série policière télévisée des années 1960. Un accessoiriste qui trouvait ça sympa l'avait peinte sur les voitures de patrouille. Ensuite les

services de l'autorité publique de tout le pays l'ont adoptée sans prendre la peine de consulter la Cour suprême.

Autre épisode cocasse : les Vikings n'ont jamais porté de casque à cornes. C'est un autre accessoiriste qui au XIX<sup>e</sup> siècle confectionnait des casques pour un opéra de Wagner et qui s'est dit lui aussi que les casques à cornes, c'était sympa. Le show-business façonne notre réalité depuis plus longtemps que bon nombre d'entre nous ne le soupçonnent.

Je dévisage Donald Bryce, sceptique. Sa version des événements omet quelques détails-clé. « Que faisiez-vous quand la police vous a arrêté ?

– Je cambriolais un magasin de spiritueux », répond-il sans vergogne, comme s'il parlait de son métier et qu'il gagnait honnêtement sa vie à ouvrir quotidiennement avec un pied-de-biche les portes de service des magasins de spiritueux. « Les flics ont déboulé et je les ai laissés m'arrêter, mais y en a un qu'a pas pu s'empêcher d'essayer de me foutre par terre. Je résistais même pas, et il essayait de me faire tomber. Il aurait pu m'arrêter debout tout simplement, vous voyez ce que je veux dire ? Donc j'ai voulu me dégager, je l'ai poussé et c'est là que lui et son équipier ont commencé à me donner des coups de matraque. » Il désigne son visage amoché. « Tout ça pour l'avoir un peu bousculé. »

Je le crois. Mais peu importe ce qui s'est passé. Je jette un coup d'œil à son casier judiciaire ; depuis 2006 il a été plusieurs fois condamné pour vol avec effraction. La parole d'un cambrioleur récidiviste contre celle de deux officiers de police ? Même pas la peine d'essayer. Je lève les yeux et je vois bien qu'il a compris à quoi je pense. Il roule sa bosse depuis assez longtemps pour savoir comment ça marche. C'est toujours un soulagement de ne

pas avoir à expliquer à ses clients que la vérité ne compte pas.

Je lui demande : « Et pour la caution ? Vous avez de quoi payer ? »

– J’ai une voiture, mais mon ex-femme en a besoin pour aller travailler.

– Une maison ? Un appartement ? Un compte en banque ?

– Un appartement ? Vieux, je cambriole des magasins de spiritueux. »

Évidemment. Je ne lui aurais pas été commis d’office s’il avait eu des biens. Dans ce cas-là, il n’aurait pas pu bénéficier de mes services. Tous mes clients sont fauchés, mais il y a fauché et fauché, et la plupart des gens parviennent à trouver de l’argent pour sortir de taule. Les autres se retrouvent coincés, avec moi.

« D’accord, dis-je. On va déjà demander votre mise en liberté sous caution, ensuite on verra si j’arrive à vous faire transférer à l’hôpital. » J’observe son visage. « Vous pensez pouvoir vous faire saigner un peu devant le juge ? Ça peut aider pour le transfert.

– Bien sûr, réplique-t-il et nous rions tous les deux.

– Ça serait peut-être mieux pour vous de rester un peu ici. Au moins vous aurez accès aux soins. » Je sais qu’il y a déjà pensé. Les types comme lui, je les connais, ils ne détestent pas être incarcérés. Le gîte et le couvert, plus un médecin, sont le genre de choses auxquelles Bryce n’est probablement pas habitué, et il lui suffit pour en bénéficier de la fermer, de ne pas broncher sur le fait que les flics se sont servis de lui comme d’un punching-ball. Tout ce qui lui manque, c’est l’alcool. Mais il s’en procurera dès qu’il sortira. En cambriolant un autre magasin de spiritueux, parce que c’est ce qui se passe lorsqu’on dépose

un alcoolique sans un sou en poche à un arrêt de bus, et c'est exactement ce qu'ils feront avec lui une fois que le juge aura prononcé une ordonnance de mise en liberté.

Bryce acquiesce d'un air morose. «C'est peut-être mieux ici pour l'instant.

– On se revoit à l'audience.» Confiant, je le salue en me levant, et je crois entrevoir sur son visage meurtri une lueur d'espoir, comme s'il venait de se faire un ami. C'est peut-être juste mon imagination.

Mme Nowak s'est surpassée. Elle porte une veste en cuir noir et une robe pas trop voyante mais suffisamment ajustée pour attirer l'attention du juge. Elle me sourit.

«Regardez», dit-elle. Elle enlève sa veste, dégage ses épaules, mettant ainsi en valeur son opulente poitrine, et l'une des bretelles de sa robe lui glisse sur le bras. Elle prend un air de gamine triste. Puis, faussement contrariée, elle réajuste sa bretelle. «Les mecs adorent ça», lance-t-elle avec un sourire triomphant.

Je ris. Elle a sans doute raison. Je la conduis dans le prétoire, qui est plein à craquer. Nous trouvons une place contre le mur du fond et observons le déroulement de l'audience qui nous précède. Une femme noire âgée dit au juge Weaver que son petit-fils, debout en combinaison de détenu devant la table des accusés, a toujours été un bon garçon. Le juge hoche la tête et le condamne à cinq ans pour détention de drogue. La grand-mère se met à sangloter. Les huissiers s'approchent d'elle pour l'escorter vers la sortie. Alors qu'elle passe devant nous, je vois les larmes dégouliner sur son visage.

«Nowak, Eric, crie le greffier.

– C'est à nous», dis-je à Mme Nowak et nous nous rapprochons de la barre au centre de la salle. Je remarque

que le juge Weaver l'a reconnue et semble s'être quelque peu ragaillardie. Mme Nowak fait semblant d'avoir chaud. Elle enlève sa veste en cuir noir et la plie soigneusement sur son bras. Le juge Weaver l'observe tel un chat épiaut un oiseau par une fenêtre.

Deux agents de police font entrer Eric Nowak. Ils lui ôtent les menottes et se positionnent derrière lui comme s'il représentait une quelconque menace. Le spectacle judiciaire commence. Eric Nowak, l'exhibitionniste, est petit et replet, et que je sache ne s'en est jamais pris physiquement à quiconque, de sorte que le voir flanqué de deux armoires à glace est presque comique. Nous nous saluons de la tête et je prends place près de lui tandis qu'il s'efforce de croiser le regard de sa mère. Elle lève rapidement les yeux et lui sourit pour l'encourager.

Je me tourne vers la table du ministère public. Dick Farrell n'est pas là. L'une de ses substituts, une jeune femme que j'ai rencontrée à quelques reprises dans son bureau, le remplace. C'est sans doute la première fois qu'elle assure seule une audience, et elle fait de son mieux pour paraître sûre d'elle.

«Justin Sykes, pour la défense, votre honneur», dis-je au juge Weaver. J'ai plaidé devant lui au moins une centaine de fois, il me connaît et je crois qu'il m'apprécie. Je suis toujours préparé, je me montre respectueux, et les peines qu'il prononce sont d'ordinaire justes. Les clients blancs comme Nowak ont tendance à mieux s'en sortir, c'est la norme en matière de justice. «La mère de mon client voudrait dire quelques mots pour requérir votre clémence avant le verdict.

– Allons-y», réplique le juge Weaver.

Mme Nowak commence. Elle s'exprime bien en public, et elle a répété, ça se voit. Elle évoque ses difficultés à

élever seule trois garçons, ce qui peut plaider en faveur d'un allègement de peine, tout en signalant au juge qu'elle est célibataire. Subtil. Ça me plaît. Ses deux autres fils ont des casiers judiciaires vierges, affirme-t-elle, donc de toute évidence il s'agit d'un problème médical pour Eric, mais en voyant le juge grimacer, elle revient aussitôt à ses difficultés de mère célibataire. Puis elle se redresse légèrement, la bretelle tombe, révélant presque un sein, et elle soupire, agacée, avant de réajuster sa robe.

Le juge est sous le charme. Elle ne lui a laissé aucune chance. Mme Nowak lui lance un sourire aguicheur avant de le remercier de l'avoir écoutée, et il condamne Eric Nowak à six mois.

« Votre honneur, proteste la jeune femme à la table du procureur. C'est sa troisième infraction. Il a eu six mois pour la première... »

Le juge Weaver brandit une main pour la faire taire. Les femmes aussi exercent le métier d'avocat, c'est un concept auquel il n'est pas encore habitué, et ça ne lui plaît pas du tout. « Six mois, vocifère-t-il. Affaire suivante. »

Je remercie à mon tour le juge, et Mme Nowak demande à enlacer Eric avant de partir ; le juge l'y autorise en s'efforçant de paraître irrité, mais visiblement il est ravi d'avoir l'occasion de se montrer miséricordieux. Mme Nowak serre son fils dans ses bras et le juge la suit des yeux tandis que nous nous dirigeons vers la sortie. Ce faisant, je sens sur nous les regards de tous les Noirs présents dans la salle d'audience.

Dans le couloir je lâche : « Le juge en pince pour vous, je crois. »

Elle hausse les épaules. « Six mois. Pas mal. » Elle se détourne pour partir. « À dans six mois et deux jours, quand il recommencera. Merci encore, mon chou. » Et

elle s'en va, descendant l'escalier du tribunal, passant devant la statue de la déesse de la justice aux yeux bandés (qui si elle ne voit rien sent toutefois l'odeur de la pauvreté et elle n'aime pas ça) et devant la phrase en latin figurant sur le socle : *Rien ne marche comme ça devrait, et les responsables s'en foutent.*

Voilà comment je gagne ma vie. Je défends des gars qui s'exhibent devant des enfants, qui cambriolent des magasins de spiritueux et je les aide à naviguer dans le système judiciaire pour qu'ils retrouvent la liberté aussi vite que possible. Vous ne voyez peut-être rien d'héroïque là-dedans. Et vous avez sans doute raison. Les flics ne m'apprécient guère et je suis payé une misère. Mais mes clients croulent sous le poids considérable de la justice, et du capitalisme, et du monde qui les accable autant qu'il le peut, et quelque'un, quelque part, se doit de soulager leur fardeau.

### 3

Je suis dans le bureau de Dick Farrell Junior, le procureur-adjoint, pour négocier quelques peines. S'il y a bien une chose sur laquelle sont d'accord les avocats commis d'office et les procureurs, c'est qu'il faut faire en sorte d'éviter le procès. Les procès exigent du travail. Les procès sont difficiles. Et c'est pourquoi nous cherchons avant tout à nous entendre, en échange d'une reconnaissance de culpabilité, sur une réduction de charges ou de peines.

Le procureur-adjoint sait que je suis un meilleur avocat que lui. Mon père n'est pas le procureur Dick Farrell Senior et aucun poste ne m'attendait le jour de mon diplôme, j'ai donc dû véritablement travailler en fac de droit. Farrell ne veut surtout pas m'affronter au tribunal

parce que je l'humilierais. Et je n'ai pas non plus envie de me retrouver face à lui en salle d'audience parce que préparer un procès est un cauchemar en termes d'heures de travail, et j'ai en ce moment même cinquante-deux affaires en cours. Ainsi, nous nous satisfaisons tous deux de ce statu quo.

« Hernandez », dit Farrell en sortant un dossier d'une pile. Je farfouille dans mes papiers et trouve la chemise Hernandez. Pendant quelques instants nous consultons tous deux nos documents. Alma Hernandez, vol à l'étalage, troisième infraction, libérée sous caution. Je me souviens de m'être entretenu brièvement avec elle en prison. Mère célibataire avec trois enfants et un compagnon violent. Le juge s'était montré bienveillant et l'avait libérée en fixant la caution à cinq cents dollars, à cause des enfants. L'affaire est ancienne, elle remonte à près de huit mois. Si elle n'avait pas été libérée sous caution elle aurait fait huit mois de préventive pour avoir volé du dentifrice. Comme dit le vieil adage, justice différée est justice refusée. Comme dit un autre adage, la justice suit lentement son cours.

« Pourquoi est-ce qu'on a attendu aussi longtemps avec cette histoire ? » me demande Farrell.

Je hausse les épaules. « Aucune idée. Ça s'est juste perdu dans la masse, je crois. » Je savais que ce dossier était resté en suspens, mais comme Farrell n'était pas revenu dessus depuis longtemps, j'espérais qu'il l'avait égaré. Ça lui arrive de temps à autre. Au bout de deux ans, les poursuites sont abandonnées. On avait presque fait la moitié du chemin.

Il lève les yeux vers moi. « Trente jours, ça vous irait ? »

– Pour vol à l'étalage ? Elle a trois gosses et elle les élève seule. Trente jours, c'est de la folie.

– Qu'est-ce que vous voulez? Qu'on s'en fiche, qu'on la laisse tranquille et qu'elle recommence? Il faut bien qu'il y ait des conséquences, rétorque-t-il, stupéfait que je rejette ce qu'il croyait manifestement être une proposition clémente.

– Et une amende? »

Il réfléchit un instant, puis dit: « Mille dollars.

– Elle sera incapable de payer ça!

– Il faudra bien, si elle veut éviter la prison. » Farrell parcourt de nouveau le dossier. « Elle travaille, c'est précisé ici.

– Ouais, mais c'est moi son avocat. » Mes clients ne peuvent bénéficier de mes services que s'ils gagnent moins de douze mille dollars par an, donc son salaire ne lui permet pas de faire des folies. Et encore moins de payer des amendes exorbitantes pour des délits mineurs.

« Mille dollars, répète fermement Farrell.

– C'était il y a huit mois, dis-je, le regard dans le vide. Ça fait longtemps. Je me demande si le vigile qui l'a prise sur le fait travaille encore là-bas. » Je souris avec impudence. « S'il n'est plus là, l'affaire est close, pas vrai? »

Dick Farrell sait que je ne veux pas aller au procès pour ça. Il sait que je n'ai pas envie d'appeler la supérette pour savoir si le vigile y travaille encore. Aucun de nous deux n'a envie de faire le moindre effort pour ce délit minable, mais nous nous devons d'agir comme si nous étions prêts à nous battre pour notre vision de la justice.

« Cinq cents dollars, dit-il. Et vous acceptez trente jours sans discuter si elle recommence.

– Deux cent cinquante. Et l'affaire est conclue.

– Trois cent cinquante. »

J'acquiesce. « Entendu. Sous réserve de l'approbation de ma cliente. »

Nous notons tous deux ce que nous venons de décider, et refermons nos dossiers. J'appellerai plus tard Alma Hernandez pour lui dire que si elle paie une amende de trois cent cinquante dollars, elle ne sera plus poursuivie par la justice et elle me criera probablement dessus à cause de l'amende, comme si c'était de ma faute. Parfois le manque de gratitude de ceux qui bénéficient de l'assistance juridique est blessant. Mes clients sont fauchés, mais ils continuent de penser comme des capitalistes et considèrent que tout ce qui est gratuit est sans valeur.

« Donald Bryce », proclame Dick Farrell. Il soupire en ouvrant un nouveau dossier et le parcourt brièvement. « Disons six ans. »

Surpris, je cligne des yeux. « Quoi ? »

– Six ans. Récidiviste, violence contre les forces de l'ordre, vols avec effraction en-veux-tu-en-voilà. C'est quoi le problème ?

– Les flics l'ont salement amoché. Il est à l'hôpital à l'heure qu'il est. » Je passe en revue le casier judiciaire de Donald Bryce, sur lequel figure une ribambelle de vols avec effraction dans des magasins de spiritueux, jamais pour plus de deux cents dollars de dégâts et de biens dérobés. Je ferme le dossier et regarde Dick Farrell. Il se comporte différemment aujourd'hui. Ses propositions sont bien plus sévères qu'à l'ordinaire. Il y a de l'eau dans le gaz avec sa femme, ou quoi ? « Qu'est-ce qui se passe, Dick ? »

Il hausse vaguement les épaules, ce qui me paraît encore plus suspect. « Violence contre agents, dit-il d'une voix blanche, sans quitter des yeux le dossier Bryce. Le syndicat de police réclamera au moins six ans. »

Ah, nous y voilà. Le syndicat de police fait pression sur le bureau du procureur afin que ceux qui s'en prennent aux flics soient plus lourdement punis. Mais pourquoi

Dick s'inquiète-t-il soudain de la pression politique? D'habitude, c'est le cadet des soucis d'un procureur adjoint. Une idée me traverse soudain l'esprit. «Dick, mon vieux, vous êtes en campagne électorale?»

Il garde le silence tout en continuant de fixer le dossier de Donald Bryce.

«Votre père part à la retraite? Vous avez l'intention de prendre sa place?»

Il me regarde. «Six ans.

– Naaan, dis-je en m'attardant sur le mot. Quatre-vingt-dix jours, maximum.

– Hors de question. On va au procès alors», décrète-t-il comme si c'était évident, comme si c'était toujours ce que nous faisons dans ce cas de figure. Il se met à prendre des notes dans le dossier Bryce en vue de la suite de la procédure tandis que je reste assis là, estomaqué, à l'observer. Pas de contre-offre, pas de discussion. Directement un procès, et qu'il ne semble pas redouter en plus. Pourquoi Bryce? Pourquoi cette affaire? Sait-il quelque chose sur Donald Bryce que j'ignore? Cette inhabituelle envie d'aller au procès ne serait-elle qu'une simple tactique de négociation? Suis-je censé proposer une contre-offre? Trois ans, par exemple, ce qui serait encore trop?

La colère me prend soudain, mais je m'efforce de n'en rien laisser paraître. Qu'il aille se faire foutre ce mec avec son petit délire de puissance, à essayer de détruire la vie d'un homme parce qu'un syndicat de police lui a dit de le faire. A-t-il oublié que contrairement à moi il est merdique comme avocat? Très bien, allons au procès, je le défoncerai. Même si je ne sais pas encore comment, Bryce étant clairement coupable, ce qu'il ne nie même pas.

«Procès pour Donald Bryce, dis-je, satisfait du calme avec lequel je m'exprime tout en notant les informations

nécessaires dans mon dossier. Vous voulez programmer une audience pour décider d'une date ? »

Nous fixons une audience à la semaine suivante afin de se prononcer sur une date de procès.

« Juste que vous sachiez, fait Dick Farrell. Six ans, c'est la réduction de peine que je vous propose. S'il est déclaré coupable, je demanderai dix.

– Vous voulez envoyer un type en prison dix ans à cause d'une porte fracturée ? » Je secoue la tête, abasourdi. « Qu'est-ce qui vous arrive ? »

De son regard vitreux et absent Dick Farrell fixe un point juste au-dessus de ma tête. « Il est grand temps de nettoyer les rues », déclare-t-il.

C'est exactement le genre de phrase absurde qu'un procureur se doit de prononcer devant ses électeurs tous les quatre ans, pas quelque chose que l'on dit à un avocat de la défense avec lequel on est en train de négocier des réductions de peines. Il répète son rôle. Il essaie sur moi ses formules toutes faites pour voir s'il arrive à être convaincant. C'est de la propagande policière de base, les électeurs vont adorer, j'en suis sûr.

Je lance avec entrain : « Bon, d'accord. Procès pour Bryce.

– Au fait, dit-il alors que je me lève pour partir. J'ai un message pour vous. C'est mon assistante qui me l'a transmis. » Il ouvre un tiroir de son bureau pour en sortir un bout de papier. « Ce type a téléphoné. Il appelait de la prison. Il ne connaît pas la différence entre un procureur et un avocat commis d'office, j'imagine. » Il me tend le papier. « Vous devriez aller le voir. »

Sur le papier figure le nom d'un homme dont je n'ai jamais entendu parler. Tyree Kittles. Bon sang. Je n'ai pas besoin de dossier supplémentaire en ce moment,

surtout pas maintenant que j'ai un procès à préparer. Je remercie Dick Farrell pour le message, et balaie du regard son bureau en sortant. Le ménage a été fait et la photographie de sa femme et ses enfants n'est plus sur l'étagère du fond ; elle trône désormais sur le bureau.

Putain de merde. Le procureur-adjoint Dick Farrell Junior est bel et bien en campagne.

#### 4

Je m'assieds à la table en acier inoxydable qui jouxte la cellule d'attente de la prison pendant que les gardiens vont chercher Tyree Kittles. Je n'ai pas longtemps à patienter. L'endroit où on place les nouveaux venus n'est qu'un espace clos dans une ancienne salle de sport, délimité par des barreaux épais mais rouillés et équipé çà et là de quelques bancs métalliques. Je suis surpris en voyant Tyree se lever d'un des bancs près de l'entrée. Ces bancs-là sont réservés aux prisonniers importants, des prisonniers qui d'ordinaire ont de quoi se payer leurs propres avocats.

Tyree Kittles est plus âgé que ce que je croyais, au moins trente-cinq ans, et il marche avec assurance. Ce n'est pas la première fois qu'il est incarcéré. Si j'avais eu le message plus tôt, j'aurais pu jeter un coup d'œil à son casier, mais comme la maison d'arrêt est juste en face du bureau de Dick Farrell, j'ai pensé gagner du temps en m'y rendant directement. Beaucoup de prisonniers, en particulier les plus jeunes, sont souvent désorientés, effrayés, et plus on les voit tôt mieux ça vaut. Ça les calme de savoir que quelqu'un les soutient. Mais Tyree Kittles n'est pas jeune. Et il est tout sauf désorienté ou effrayé. Pour Tyree Kittles, la prison est un endroit comme un autre.

Les détenus s'écartent pour le laisser passer, et il se dirige lentement vers la porte de la cellule que le gardien lui maintient ouverte. Il me repère à la table et s'approche sans un sourire. Je me lève et lui tends la main, qu'il observe l'espace d'un instant avant de la serrer, comme si le geste l'avait pris de court. Puis il s'assied.

« Monsieur Kittles, dis-je, je n'ai pas eu le temps de regarder votre casier... », mais avant que je puisse terminer ma phrase il secoue la tête et regarde autour de lui. J'ignore ce que signifie cette attitude, mais à le voir, je me dis que ce type est un gangster. Il se meut lentement et avec retenue, comme un homme qui a passé beaucoup de temps en compagnie de gens dangereux, ce qu'il est sans doute lui-même.

« J'ai un avocat », souffle-t-il. Il parle à voix basse, un murmure à peine audible.

« Mais alors pourquoi m'avez-vous appelé? On m'a dit que vous vouliez me voir. »

Tyree Kittles balaie la salle du regard, afin de bien me faire comprendre qu'il y a des choses plus importantes que moi ici. Pour finir, il revient à notre conversation. « Vous connaissez Marcus? »

– Non. C'est qui, Marcus? » Je commence à m'énerver. Je n'ai pas l'habitude d'avoir affaire à des gangsters. Les vrais gangsters gagnent de l'argent, et ils ont leurs propres avocats. Si votre gang est un tant soit peu digne de ce nom, vous n'avez pas besoin de faire appel à l'assistance juridique.

« Marcus veut vous proposer un boulot », dit-il.

Je balance mon stylo et mon bloc-notes dans ma mallette et la referme. Je réponds: « J'ai déjà un boulot. Apparemment, vous vous êtes trompé de personne. » Je me lève pour partir.

« Mille dollars pour une heure par semaine », lâche-t-il.

Je reste debout, mais j'ai dû laisser entrevoir un frémissement d'intérêt, parce que Kittles m'observe, et il sourit. « Pour donner des conseils juridiques à des stripteaseuses. »

Je me rassieds en plissant les yeux, perplexe. « Des stripteaseuses qui ont besoin de conseils juridiques? »

Kittles hoche la tête. « Les stripteaseuses, mec, elles ont toujours besoin de conseils juridiques. »

Pas faux. Cette occupation attire des femmes qui multiplient les comportements à risque. « Pourquoi est-ce qu'on voudrait me payer mille dollars de l'heure? Le tarif ordinaire, c'est cent cinquante.

– Faut voir avec Marcus, réplique Kittles en haussant les épaules. D'après lui, vous êtes le meilleur avocat de Philadelphie. »

C'est de la flatterie, je le sais, mais l'efficacité de cette affirmation me surprend. Ça fait du bien de recevoir des compliments, même s'ils viennent d'un criminel endurci visiblement hypocrite. Vous ne faites pas appel à l'assistance juridique lorsque vous cherchez le meilleur avocat de Philadelphie. Vous renégociez le prêt de votre maison et vous vous adressez à Stallworth and Stone. Je hausse les épaules. Mille dollars de l'heure pendant quelques semaines pourraient m'aider à payer des factures, à acheter un plus beau costume. J'ai perdu du poids depuis que j'ai acheté celui que je porte et j'ai l'air d'un croque-mort. « Bon. Comment je fais pour rencontrer ce Marcus? »

– Vous connaissez le Kitties? C'est la boîte de striptease de Marcus. Sur Arrington Avenue, près de l'aéroport. Il sera là-bas jeudi. » Tyree Kittles se lève et me dévisage en silence comme s'il cherchait à me percer à jour. Puis il se tourne vers les gardiens qui vont et viennent autour

de nous. Il apostrophe l'un d'entre eux et ce dernier lui ouvre la porte de la cellule d'attente. Kittles va se rasseoir sur le banc en me tournant le dos, à la place que les autres détenus lui ont gardée.

Une boîte de striptease près de l'aéroport, jeudi. J'ai rencontré assez de criminels au fil de ma carrière pour savoir que c'est ainsi qu'ils organisent leurs rendez-vous. Donc Marcus, propriétaire potentiellement criminel d'une boîte de striptease, veut me payer une extravagante somme d'argent pour que je conseille ses stripteaseuses juridiquement parlant? Bien sûr, pourquoi pas? Je vais tenter le coup une semaine ou deux, et voir comment ça se passe.

## 5

Voici une question juridique: est-ce illégal de se balader le long de la Delaware River en fumant un joint?

Et voilà la bonne réponse juridique: tout dépend sur quelle berge de la rivière vous vous trouvez.

C'est pour ça que mes clients perdent souvent patience avec les lois. Lorsqu'ils ont affaire pour la première fois au système judiciaire ils imaginent que les lois sont rationnelles, qu'elles sont fondées sur des valeurs éthiques universelles, des notions élémentaires de bien et de mal. Mais plus ils avancent dans le système, plus ils se rendent compte qu'il s'agit tout simplement d'une folle liste de règles que des hommes durant des générations ont promulguées afin de gérer leurs problèmes immédiats. Il y a un peu plus de deux cents ans, Thomas Jefferson et James Madison s'efforçaient de faire face à la difficulté la plus pressante de l'époque, à savoir créer une nation,

mais aucun État ne voulait en être à moins de pouvoir décider de ses propres lois. Voilà pourquoi chaque État a pu bénéficier de son propre système judiciaire, donnant ainsi naissance aux États-Unis d'Amérique. Désormais nous avons cinquante systèmes judiciaires, sans parler de celui du gouvernement fédéral.

Ce qui signifie qu'aujourd'hui, si vous voulez fumer de l'herbe au bord de la Delaware River côté New Jersey, grand bien vous fasse, le cannabis étant légal là-bas. Mais la Pennsylvanie, de l'autre côté du fleuve, possède les lois les plus restrictives du pays en matière de drogue. La notion de délit est donc géographique. Ce ne sont pas vos actes qui caractérisent le crime, mais l'endroit où vous vous trouvez. La morale, et toute idée de bien et de mal, disparaissent de l'équation.

Mes professeurs de droit célébraient volontiers la beauté des lois, robuste fresque de l'ordre social que des générations d'hommes sages n'avaient cessé de retoucher. Sauf qu'au fil des siècles, les interventions successives, chacune dans son style et sa propre couleur, ont transformé ce qui au départ était un chef-d'œuvre cohérent, à l'instar d'un Vermeer ou d'un Léonard de Vinci, en une indéchiffrable toile à la Jackson Pollock ouverte à toutes les interprétations.

D'où l'importance de connaître le juge.

Et je connais tous ceux à qui j'ai affaire. J'alterne entre cinq. Le juge Weaver est trop âgé pour être encore en activité. Il aurait dû partir à la retraite il y a dix ans, et c'est un vieux vicieux qui condamne à des peines incroyablement légères les jolies femmes. La juge Theresa Kelly est chaleureuse et bienveillante. L'atmosphère dans sa salle d'audience est toujours très détendue; elle parle d'une voix apaisante et je pense qu'elle tamiserait les

lumières du tribunal pour allumer des bougies si cela n'enfreignait pas une quelconque loi municipale. En règle générale c'est elle qui prononce les sentences les plus clémentes. La juge Jennifer Bales se montre d'ordinaire juste, mais parfois elle semble haïr certains clients, surtout les jeunes hommes qui ne lui témoignent pas assez de respect. Si vous rampez devant elle comme si elle était une reine médiévale, elle est douce et maternante. Le juge Anthony Caesari est un connard arrogant qui se croit meilleur que tout le monde, mais il est intelligent, rapide et équitable la plupart du temps. Le juge Chester Wiley déteste l'humanité parce que sa femme s'est tirée avec un avocat de la défense ; par conséquent il prend un malin plaisir à détruire la vie des gens.

Je consulte le registre du greffe. Donald Bryce a hérité du juge Chester Wiley.

Dans un système avant tout incohérent et chaotique favorisant les ego démesurés, la seule chose avec laquelle on ne plaisante pas, c'est le registre du greffe. Les affaires sont attribuées aux juges au hasard, et tout le système s'articule autour de cette répartition aléatoire. Si les juges pouvaient choisir leurs dossiers ou si les clients voire les avocats avaient le droit de préférer un juge plutôt qu'un autre, le système tout entier deviendrait manifestement injuste. Et le système n'obéit qu'à une seule et unique règle incontournable : l'injustice ne peut être flagrante.

Ainsi, on ne plaisante pas avec le registre du greffe. Vous ne pouvez pas échanger une affaire avec un confrère ou réclamer un autre juge. Si jamais vous tentez de glisser au greffier un petit billet pour qu'il attribue votre affaire à un juge vous convenant davantage, vous vous retrouverez quelques heures plus tard à l'arrière d'une

camionnette du FBI. Les greffiers sont aussi surveillés que des rats de laboratoire. Des experts-comptables judiciaires épluchent leurs comptes en banque, des agents de police passent régulièrement chez eux pour s'assurer qu'ils ne se font pas construire de piscine ou ne circulent pas en Maserati. Des mathématiciens étudient à la loupe la répartition des dossiers entre les juges pour s'assurer que tout est bien aléatoire. Si la juge Bales m'était échue deux fois plus souvent qu'à mes confrères, nous serions tous deux convoqués dès la découverte de cette anomalie devant une commission d'examen. Le registre, c'est le registre. Personne ne plaisante avec. Et l'avenir de Donald Bryce s'assombrit de plus en plus.

Je l'attends dans la cafétéria de la prison, qui en dehors des heures de repas fait également office de parloir. Une multitude d'avocats sont installés avec leur client un peu partout dans la vaste salle, chacun murmurant autant que possible. Le plafond de la cafétéria fait environ six mètres de haut et les sons résonnent. Les détenus ne veulent pas qu'on entende ce qu'ils disent, surtout s'ils sont en train de promettre à leur avocat de se retourner contre un autre prisonnier en échange d'une peine plus légère. Les gardiens peuvent écouter les conversations de tous ceux qui ne chuchotent pas. Dans ces conditions le secret professionnel devient une vaste blague.

Donald Bryce arrive sans menottes ni fers. Au moins les gardiens ont compris qu'il n'est pas dangereux. Il sourit et me fait signe en me voyant. Je me lève pour lui serrer la main et il prend place à la table ronde.

« Votre visage va mieux », lui dis-je. Son œil est moins enflé, et les ecchymoses moins marquées.

Il me sourit, l'air optimiste. « Alors les nouvelles sont bonnes? »